CONSIDÉRATIONS

N° 198.

SUR LES CAUSES ET LE TRAITEMENT

DES FIÈVRES INTERMITTENTES

DES PAYS MARÉCAGEUX, ET PRINCIPALEMENT DES ÉTATS ROMAINS ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 25 juillet 1833, pour obtenir le grade de Docteur en mdecine ;

PAR ADOLPHE-CHARLES FÉBURIER, né à Paris.

Καὶ τὰ χωρία αὐτὸς εἶδον, ὡς ἔστιν ἕκαστον ἔχον· καὶ γέγραφα ταῦτα....

PALÆPHATUS, Περὶ ἀπίστων. Præfat.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD, Examinateur.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, Examinateur.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN.
	.....
Patholohie médicale	DUMÉRIL.
	ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON, Suppleant.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER.
	BOUILLAUD.
	CHOMEL, Président.
Clinique chirurgicale	BOYER.
	JULES CLOQUET.
	DUPUYTREN.
	ROUX, Examinateur.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Bayle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe).	Laugier.
Briquet.	Lesueur, Examinateur.
Brongniart, Suppléant.	Martin Solon, Examinateur.
Broussais (Casimir).	Piorry.
Cottereau.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

A MONSIEUR

KÉRAUDREN,

Officier de la Légion-d'Honneur; Médecin en chef des armées navales; Inspecteur général du service de santé de la marine; Membre titulaire de l'Académie de médecine, de l'Académie de Madrid, de la Société impériale des naturalistes de Moscou, etc., etc., etc.

Témoignage de respectueux attachement.

A.-C. FÉBURIER.

AVANT-PROPOS.

Dans mes voyages en Italie, principalement dans les États Romains, j'ai été frappé de voir que les indigènes de ce beau pays, que les étrangers qui vont jouir du ciel pur de cette contrée, fussent affligés, pendant une certaine époque de l'année, d'affections intermittentes, que j'ai rencontrées endémiques dans certains lieux, et, dans d'autres, reparaissant à des époques fixes de l'année d'une manière épidémique. Sans aborder aucunement la définition des fièvres intermittentes, l'explication de leur nature, leurs symptômes, leur marche, leur prognostic, il m'a semblé qu'il n'était ni hors de propos ni sans utilité, de consigner dans cette thèse mes observations faites sur les lieux, sur la cause *essentielle* de ces affections, toujours les mêmes dans les différentes localités.

Dans la première partie, j'examinerai toutes les causes d'insalubrité des pays marécageux et de la Campagne de Rome en particulier; dans la seconde, je m'efforcerai de donner les règles les plus sages pour faire disparaître, ou au

moins pour diminuer leurs actions morbides, et j'indiquerai les remèdes les plus efficacement employés pour traiter ces affections périodiques.

Malgré les avis bienveillans de MM. *de Mathæis, Tagliabò* et *Romani*, savns docteurs italiens, auxquels je suis heureux de pouvoir donner ce témoignage public de ma gratitude, il est encore téméraire à moi de choisir un pareil sujet, ayant d'ailleurs sous les yeux les ouvrages immortels des *Galien*, des *Lancisi*, des *Baglivi*, des *Torti*, des *Alibert*, etc., qui ont traité de ces maladies avec tant de talent et de conscience. Heureux, Messieurs, si je parais les avoir compris en cherchant à m'aider de leurs travaux! je réclame de votre part toute l'indulgence dont j'ai besoin.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES CAUSES ET LE TRAITEMENT

DES FIÈVRES INTERMITTENTES

DES PAYS MARÉCAGEUX, ET PRINCIPALEMENT DES ÉTATS ROMAINS.

CAUSES DES FIÈVRES INTERMITTENTES ÉPIDÉMIQUES ET ENDÉMIQUES.

1. Au sein des états les plus florissans de l'Europe existent de vastes provinces en partie couvertes d'eaux stagnantes : l'Italie a ses marais Pontins et ses Maremmes ; la France offre aussi pour exemples l'Aunis, la Sologne, la Bresse.

2. Ces eaux stagnantes dégagent des particules qu'on a appelées *effluves* (d'après *Lancisi*), *émanations marécageuses*, *miasmes*. Ces émanations marécageuses sont extrêmement ténues ; dissoutes dans la vapeur d'eau, ayant l'air pour véhicule, le plus souvent elles sont invisibles. Il arrive cependant quelquefois qu'elles apparaissent au-dessus des marais sous forme de brumes, de nuages ; tantôt elles sont sans odeur, tantôt elles en répandent une très-désagréable. Elles déterminent toujours pour l'habitant de ces contrées une modification profonde dans son organisme.

3. Dans toutes les localités où des eaux sans écoulement donnent lieu à ces effluves, on trouve des maladies périodiques, des fièvres

d'accès qui attaquent, d'une manière endémique, les indigènes exposés sans cesse à l'influence de cet air infect. L'étranger qu'une cause quelconque a conduit dans ces lieux malsains, est bientôt saisi de fièvre intermittente, surtout s'il ne sait pas s'entourer de précautions hygiéniques, et s'il ne consent pas à modifier son genre de vie habituel.

Il faut toujours joindre à l'influence des émanations marécageuses sur les indigènes d'autres causes, telles que l'usage d'eau insalubre, l'indigence, la malpropreté, le manque de vêtemens appropriés, la mauvaise nourriture, et enfin, faut-il le dire? l'incurie des habitans eux-mêmes, qui n'apportent aucun soin à se préserver, à se guérir de la maladie. Dans les pays méridionaux, les nuits fraîches et humides sont extrêmement nuisibles à ces malheureux journaliers, qui, la plupart, couchent sur la terre, et qui n'ont pas même le soin d'interposer un peu de paille entre le sol humide et leur corps baigné de sueur à la suite d'une journée d'une excessive chaleur et après un travail accablant. Il n'y a pas de santé si robuste qu'on la suppose qui puisse tenir long-temps à ces alternatives de chaud et de froid, et c'est aussi, comme je le développerai plus loin, une des causes les plus communes de mortalité en Italie, surtout quand elle est secondée par l'action des miasmes.

4. En France, les fièvres intermittentes règnent continuellement dans les plaines marécageuses du Forez, de la Sologne et de la Bresse; faciles à guérir dès le début, elles deviennent très-meurtrières si elles sont abandonnées à leur marche naturelle; et, si elles sont mal traitées dans le principe, elles se compliquent très-promptement d'engorgemens du foie, de la rate surtout, du pancréas, des ganglions mésentériques, de l'œdème des membres, d'hydropisie générale; d'autres fois de phlegmasies aiguës des viscères abdominaux, du cerveau et des méninges.

5. Qui n'a entendu parler du *Mal' Aria* et de ses funestes effets? qui ne sait que ce *Mal' Aria* (et ce mot nous représente l'ensemble des causes vraies ou fausses que l'on a mises en avant à chaque époque,

pour expliquer, selon l'état de la science, l'insalubrité de certaines parties de l'Italie); qui ne sait que ce *Mal'Aria* règne sur presque tout le littoral de ce beau pays, de l'Arno à la Fiora, dans cette partie de la Toscane appelée *Maremme*, depuis le Tibre jusqu'à Terracine, dans les golfes de Naples et de Salerne? La Sicile a aussi son mauvais air; la vaste plaine de Catane, les environs du lac de Lentini, ont leurs fièvres *de la saison*. Tous ces points, surtout les Maremmes et ces bassins qui contiennent les lacs de Bolsena, de Bracciano, de Vico, le Tibre et les marais Pontins, sont désolés, pendant l'été, par des fièvres intermittentes qui souvent deviennent pernicieuses, enlèvent un grand nombre d'individus, offrant du reste à peu près les mêmes phénomènes et les mêmes complications que celles des lieux marécageux de France cités dans le paragraphe précédent.

Cette affection était bien connue d'*Hippocrate*. Après nous avoir dit, dans son Traité des Airs, des Eaux et des Lieux, que les eaux des marais et des étangs doivent, pendant l'été, être chaudes et épaisses, et d'une mauvaise odeur, parce qu'elles sont peu courantes, il ajoute qu'elles donnent naissance à des fièvres quartes très-opiniâtres, qui dégénèrent en hydropisies mortelles, et qu'elles déterminent, chez ceux qui en font usage, un engorgement considérable de la rate.

6. Les habitans des pays les plus malsains n'échappent jamais entièrement au fléau, et, quand ils ont été épargnés, au moins pour un temps, ils portent des caractères frappans d'un état maladif persistant. M. *de Prony* rapporte, d'après des personnes dignes de foi, « qu'une grande partie des habitans du centre des marais Pontins avaient, avant 1777, les chairs, sur la surface du corps, tellement œdémateuses, et le système musculaire tellement dépourvu d'élasticité, que l'impression du doigt appuyé sur les tégumens y faisait un enfoncement qui ne s'effaçait qu'après un espace de temps assez long. » (*De Prony*, Mémoire sur les marais Pontins, p. 28.) On demandait à un de ces malheureux habitans de la Campagne de Rome comment on pouvait vivre dans un climat aussi insalubre : *Nous ne vivons pas*, répondit-il, *nous mourons*.

Aujourd'hui encore, les malheureux que l'indigence, l'appât du gain ou peut-être l'habitude, engagent à rester dans ces foyers d'infection, ont le teint jaune et blafard, le ventre énorme, les membres infiltrés, les yeux ternes, le regard triste et sans expression.

7. En parcourant les marais Pontins, j'y ai trouvé fort peu d'habitations isolées, encore plusieurs sont-elles abandonnées pendant tout l'été; les maisons de poste seules sont constamment habitées : une augmentation de prix a garanti l'exactitude d'un service aussi important sur cette route, où, dans ce but, on avait d'abord été obligé d'ouvrir un asile aux malfaiteurs. Près de Rome, presque toutes les riches *villa* qui entourent cette ancienne maîtresse du monde sont désertes pendant la saison des fièvres; leurs propriétaires les abandonnent à de malheureux gardiens, et rentrent dans la ville ou vont gagner les hauteurs d'Albano pour y passer la saison malsaine. Ce désert commence dans l'enceinte même de Rome, et va s'étendant jusqu'à la mer ; çà et là on rencontre quelques fermes où une famille, minée par la fièvre, a pour toute nourriture des racines, du pain, des herbes crues et de la viande salée ; des troupeaux occupent les territoires de Gabie, de Fidènes et de Cures; Ardée a pour habitans une cinquantaine de malades, et dans Ostie, qui au temps de sa splendeur comptait quatre-vingt mille habitans, un voyageur ne trouva d'autre population, au commencement de ce siècle, que trois vieilles femmes qui gardaient la ville pendant l'été. Que sont devenues toutes les riches maisons de plaisance qui bordaient autrefois le Tibre? que sont devenus ces palais somptueux qui s'étendaient presque sans interruption jusqu'aux rivages délicieux de Baja? Ils ont eu le sort des cinquante-deux nations qui jadis existaient dans le Latium, et dont chacune est maintenant à peine représentée par une maison isolée.

8. A une seule époque de l'année, l'aspect sauvage des Maremmes et des marais Pontins change ; c'est quand la moisson attire dans ces lieux, si fertiles malgré tant de causes délétères, ces légions de moissonneurs, qui, pour gagner quelque argent, descendent de la montagne et viennent éprouver que de ce proverbe italien *In Maremma, si arrichisce*

in uno anno, si muore in sei mesi, la seconde partie se vérifiera pour eux trop souvent, même avant le temps indiqué. En effet, combien ne trouve-t-on pas de ces malheureux qui tombent épuisés de fatigue, et qui n'arrivent à la ville que portés par les soins de ces confréries pieuses qui, sous le nom de *compagnies de la mort*, parcourent les campagnes pour donner la sépulture à ces victimes du climat et de la misère !

9. La dépopulation de la campagne romaine, cette solitude que présentent des villes jadis si peuplées, doivent être regardées comme une des causes de l'insalubrité actuelle. Après avoir été elles-mêmes amenées par l'effroi que durent inspirer les premières apparitions de ces épidémies meurtrières, elles réagissent cruellement aujourd'hui et ne secondent que trop bien le fléau. Nulle part la fièvre n'a autant de force que là où elle ne peut sévir que sur un petit nombre d'individus, et généralement elle est d'autant moins fréquente que les lieux sont plus peuplés. Ainsi, à Rome et dans d'autres villes également soumises au *Mal' Aria*, les quartiers les plus déserts, toutes choses étant égales d'ailleurs, sont aussi les plus exposés ; la fièvre se montre moins souvent dans les parties de la ville où les habitations sont très-resserrées. Le quartier du Vatican, le moins peuplé de Rome, est tellement malsain l'été, que les papes n'ont jamais pu rendre leur palais habitable pendant les chaleurs, et qu'ils vont passer cette saison dans le palais Quirinal. Le quartier des Juifs, au contraire, *le Ghetto*, n'est jamais ravagé par les fièvres intermittentes, et cependant c'est le quartier le plus populeux, le plus sale, le plus dégoûtant de la ville ; les rues y sont étroites, mal aérées, remplies d'une quantité considérable de débris de légumes qui croupissent dans l'eau, et la grève qui les sépare du Tibre est continuellement couverte d'immondices.

« Je recommande à la méditation ce fait si remarquable, dit M. *de Tournon*, que le mauvais air cède à l'agglomération des habitations ; que, plus elles sont entassées, mieux elles se défendent, et que c'est toujours au centre des villes qu'est le maximum de sécurité.

Aussi, dès qu'un village commence à se dépeupler par une cause quelconque, le mauvais air l'attaque par la circonférence ; il avance à mesure que les maisons se vident, il assiége les habitans, les poursuit vers le centre, où il les atteint lorsqu'ils sont trop réduits pour combattre par leur réunion les germes de mort. » (Études sur Rome, page 210.)

10. Le fait suivant me paraît probant en faveur de cette opinion, qui, je l'avoue, n'est pas celle de tous les observateurs. Il établit bien, selon moi, l'influence de l'habitation et de la fréquentation sur la salubrité des lieux. La villa Borghèse, située à l'extrémité de Rome, était fort malsaine, et, comme toutes les autres *villa*, abandonnée pendant l'été. Il y a environ huit ans, le prince Borghèse en laissa l'entrée parfaitement libre au public, et, depuis qu'elle est ainsi devenue le lieu de promenade favori des Romains et des étrangers, le mauvais air a disparu peu à peu, la fièvre ne s'y montre plus, et on peut l'habiter sans danger.

11. Les lieux les plus bas sont toujours les plus fiévreux, et, à mesure que l'on s'élève au-dessus de la plaine, on est plus à l'abri des miasmes. Après avoir passé successivement par les régions de l'*aria pessima*, de l'*aria cattiva*, de l'*aria sospetta*, de l'*aria sufficiente*, et de l'*aria buona*, on finit par atteindre l'*aria fina* ou *ottima*, où le danger disparaît entièrement. D'après cette dégradation, admise par l'imagination italienne, dans les propriétés plus ou moins délétères de l'air, il semble qu'on pourrait construire une carte indiquant, selon les hauteurs relatives, les degrés de bonté de l'air d'un pays quelconque, en tenant compte toutefois de la disposition des lieux, de l'influence des vents et de mille autres circonstances qui souvent modifient la règle générale.

12. Voici un exemple qui prouve combien il serait difficile de tracer ces zones de salubrité, en se fondant seulement sur ce fait, vrai cependant sauf quelques exceptions, que la hauteur des lieux est une garantie contre les effets du mauvais air. Tivoli, qui est à 180 mètres au-dessus de la plaine, se trouverait rangé dans l'*aria sufficiente*, tandis que Sezza, Norma, Sermonetta, élevés de 250 à 300

mètres au-dessus des marais Pontins, seraient nécessairement et contradictoirement à la loi que je cherche à établir, dans la zone de l'*aria cattiva*, à cause de leur proximité du golfe Pontin, et parce qu'ils se trouvent dans la direction du vent du sud-ouest.

13. L'état atmosphérique a une grande influence sur le plus ou moins de développement que peut prendre le fléau : un été constamment chaud, de fréquens et d'abondans orages amenés par les vents du sud ou du sud-ouest, développent singulièrement le principe de la fièvre. M. *Bailli* rapporte que l'année 1821 fut très-pluvieuse, et que le vent du sud régna presque constamment : aussi les fièvres furent très-communes ; elles furent, au contraire, peu fréquentes l'année suivante, où le vent du nord avait soufflé pendant plusieurs mois. En 1811, selon le même auteur, les hôpitaux de Rome se remplirent un mois plus tôt qu'à l'ordinaire, parce que le printemps avait été très-pluvieux. (*Bailli*, pag. 133 et 135.)

14. La disposition des montagnes accroît ou diminue aussi les effets des émanations marécageuses. Ainsi, Piperno est dans de meilleures conditions que Sezza, quoiqu'à une moindre élévation, parce qu'un coteau sépare cette première ville des marais Pontins. Les bois sont encore un excellent rempart contre les influences du mauvais air ; les anciennes forêts de réserve, celles qu'on appelait *bois sacrés*, situées sur différens points du littoral de l'Italie, servaient à améliorer la salubrité des lieux qu'elles environnaient, et leur destruction a plus d'une fois causé des épidémies meurtrières.

15. L'état sanitaire de chaque lieu est soumis également à de grandes variations. Plusieurs quartiers de Rome, qui passaient autrefois pour être sains, sont fiévreux aujourd'hui ; tels sont les quartiers *dei Monti*, *del Borgo*, et *di Trastevere*. D'après Bonstetten, les hauteurs de *la Trinità del Monte* étaient réputées, en 1775, à l'abri du mauvais air ; en 1802 elles ne l'étaient plus. C'est aussi vers cette époque que l'école française fut transportée à la villa Médicis, qui est située sur ces hauteurs ; dans les premières années beaucoup de Pensionnaires y prirent les fièvres ; à peine aujourd'hui y compte-t-on deux

ou trois malades par an ; fait singulier et qu'il faut rapprocher de celui que j'ai déjà cité au paragraphe 10.

16. Les différences de localité dans une ville peuvent donner lieu à des phénomènes inexplicables au premier aspect. On frappe d'interdiction le côté d'une rue, et, en effet, ce côté est fiévreux, tandis que l'autre ne l'est pas. En examinant avec attention, on voit que cela est dû à certaines causes d'humidité, telles que quelque fontaine, quelque plantation placée plus près du côté de rue suspect. A Rome, c'est le cas des rues *Babuino* et *Sistina*, bâties sur le penchant du mont *Pincio*, que recouvrent en partie des arbres, et surtout dans le bas, une sorte d'*arundo* très-élevé et très-propre à empêcher la libre évaporation de l'eau qui filtre de cette colline ; elles sont sujettes aux fièvres de la saison sur tout un côté; celui qui fait face, au contraire, et qui tient à la rue du *Corso*, est parfaitement sain. Dans une maison également, certaines parties basses pourront être plus dangereuses que les étages supérieurs : c'est ainsi qu'au palais *Colonna*, qu'occupait en 1832 l'ambassadeur de France, on ne pouvait habiter pendant l'été le rez-de-chaussée, d'où l'on passait de plain-pied dans les jardins qui sont sur le penchant du Quirinal.

17. A la force et à la durée des chaleurs qui règnent dans les États Romains, il faut joindre comme cause de fièvre intermittente une humidité de l'air presque constante, prouvée par les expériences hygrométriques, et entretenue par la disposition particulière de la Campagne de Rome. La plaine est sur plusieurs points riche en eaux, qui tantôt se réunissent pour former un lac, et tantôt s'infiltrent dans les terres; ce sol, entrecoupé de collines, de buttes, de pentes, de vallées plus ou moins profondes, est très-propre à retenir les eaux stagnantes provenant de grandes pluies ou de la rupture des nombreux aqueducs dont on ne fait plus usage; ces eaux s'arrêtent dans les inégalités de terrain, y croupissent, et il s'exhale de ces petits bassins une humidité et une vapeur abondante quand le soleil est dans toute sa force. Chacun s'accorde à voir dans ce mode d'évaporation continuelle quelque chose de *spécial* pour la production, ou

au moins le développement des fièvres, et M. de Humboldt, en parlant des émanations marécageuses, dit aussi que « les petites mares deviennent d'autant plus dangereuses qu'elles sont entourées d'un terrain aride sablonneux qui élève la température de l'air ambiant. » (Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne, t. IV, p. 219.)

18. Souvent Rome et ses environs sont couverts d'un brouillard bas et épais que l'on aperçoit très-bien du haut de Tivoli ou de Frascati. Ces brouillards peuvent aussi exister localement sur un seul quartier de la ville; M. *Bailli* dit avoir vu plus d'une fois le ciel parfaitement pur et serein sur la rive gauche du Tibre, tandis qu'une brume épaisse s'étendait sur tout le quartier du Vatican.

19. Cette campagne, toute volcanique, renferme beaucoup de sources d'eau hydro-sulfurée; souvent les mares d'eau stagnante exhalent du gaz hydrogène carboné, dont quelques médecins à Rome redoutent les effets. Des causes plus évidentes se trouvent dans l'état bourbeux habituel du Tibre, dans la lenteur de son écoulement sur plusieurs points : souvent les eaux de ce fleuve sont refoulées par la résistance de la mer au port d'Ostie. Les grandes inondations produisent ou du moins favorisent ce terrible fléau : *Certâ Romanorum observatione constat, post in gentes Tiberis inundationes, oriri febres epidemicas in urbe valdè graves ac perniciosas.* (*Baglivi : Praxeos medicæ*, l. I, p. 70.) Quand on pense que le sol actuel est de douze ou quinze pieds plus élevé que le sol antique, on s'étonne d'entendre encore parler d'inondations au sein de Rome : il n'est que trop vrai cependant, d'après les nivellemens faits par les soins de l'administration française, qu'il y a dans cette ville plus de cent points inférieurs de deux ou trois mètres au niveau des crues ordinaires (huit mètres au-dessus de l'étiage). Ses eaux sont retenues, pendant un temps plus ou moins long, dans ces espèces de bassins épars dans la ville; elles finissent bien par être absorbées par les rayons solaires, mais non sans laisser des vases souvent fétides et dangereuses pour les habitans. Le Panthéon, le Vélabre, ce berceau de Rome, le Forum, le Borgo, sont les parties les plus exposées.

Horace ne dit-il pas, ode II :

« Vidimus flavum Tiberim, retortis
« Littore Etrusco violenter undis,
« Ire dejectum monumenta regis,
« Templaque Vestæ. »

On ne saurait se faire une idée de la force des pluies d'orages dans les pays méridionaux. Rien de plus inégal que la répartition des eaux pluviales annuelles pendant les différens jours de l'année. En un seul jour, le 6 avril 1797, pendant un orage qui dura dix-sept heures, il est tombé 0,m126 d'eau, environ le quart de la quantité moyenne de pluie observée pendant une année à Paris. (*De Prony*, Mémoire sur les marais Pontins, chap. V, table des pluies.)

20. Étrange contradiction avec ces effets de la chaleur et de l'humidité combinées que je viens d'énumérer ! Les habitations baignées par l'eau de la mer sont saines, et à une petite distance il faudra reconnaître l'influence des vents qui amènent les vapeurs humides de cet élément. On serait porté à penser qu'à Rome, où il n'y a pas de quais, où le mot même n'existe pas, les maisons entre lesquelles est encaissé le Tibre, seraient sujettes au mauvais air: nullement, on se tromperait. Toutes les maisons dont les fondemens sont creusés sur les bords du Tibre et baignés par les eaux de ce fleuve, sont beaucoup plus salubres que celles qui sont un peu plus éloignées. L'île du Tibre peut être habitée impunément toute l'année ; c'est ce qui a donné lieu au proverbe romain : *Sul Tevere o lungo dal Tevere*. *Fergusson* aussi assure, dans ses Considérations sur les Marais de l'Inde, que le milieu de ces marais est moins dangereux à habiter que les hauteurs voisines ; et faute de bonne raison, sans doute, il attribue cet effet singulier à la force d'attraction que le sol exerce sur la matière fébrile. Je n'imiterai pas son exemple, et je me bornerai à citer les faits.

21. Quelques auteurs ont prétendu que les vapeurs qui s'élèvent la nuit contiennent le principe malfaisant auquel on doit attribuer les fièvres intermittentes. Cette opinion est-elle vraie, je ne puis l'affirmer ; mais ce qui est très-positif et très-concluant en sa faveur,

c'est que les émanations marécageuses agissent avec beaucoup plus d'énergie le soir, après le coucher du soleil et pendant la nuit, que durant toute la journée. A Rome, il existe surtout un moment très-malsain, c'est la demi-heure qui suit le coucher du soleil. Jamais un Romain ne sortira de chez lui à cette heure, ou au moins jamais on ne le verra alors rester assis, principalement sous les arbres ; au contraire, il se lèvera aussitôt, se couvrira de son manteau, et marchera avec vitesse. Pendant ce court espace, le thermomètre descend très-bas. De dix-neuf degrés et demi au soleil (on était en janvier), je l'ai vu descendre avec une vitesse toujours croissante, telle qu'au bout d'une demi-heure à peu près, il ne marquait plus que cinq degrés et demi. Le thermomètre remonte un peu le reste de la nuit, tout en gardant un niveau très-différent de celui du jour.

22. Les vapeurs aqueuses, éparses dans un air que la chaleur a raréfié, montent rapidement à une grande hauteur pendant le jour ; lorsque la température s'abaisse à la fin de la journée et pendant la nuit, les miasmes moins écartés, plus condensés, se déposent beaucoup plus facilement sur les corps. *Lancisi* avait très-bien observé ce fait : *Vitandus est anteluctanus et nocturnus aër.* (Lancisi, *de Noxiis,* lib. I, cap. 13, p. 140.) Si l'on admet, avec quelques auteurs, que les émanations marécageuses agissent par absorption, nous savons qu'elle est plus active pendant la nuit que pendant le jour, pendant le sommeil que pendant la veille : par conséquent leur influence doit être beaucoup plus prompte et beaucoup plus grave. Avant les derniers travaux d'assainissement dans les marais Pontins, il n'était pas rare de trouver sur la voie Appia des malheureux qui s'étaient endormis sur le bord d'un fossé et qui avaient cessé de vivre, passant ainsi rapidement des bras du sommeil dans ceux de la mort. C'est aussi par un reste d'habitude de ce danger, bien moindre de nos jours, que les postillons sur cette route vous recommandent, en recevant *la buona mano*, de ne pas vous endormir pendant la nuit.

23. De petites pluies, pendant la saison des fièvres, ont une prodigieuse influence ; on voit le nombre des malades augmenter considéra-

blement; il suffit donc d'une pluie légère pour produire une récrudescence très-prononcée : aussi le plus beau soleil se montrerait en vain à Rome après une matinée pluvieuse, on ne déciderait pas facilement une personne du pays à sortir. Après un orage de très courte durée, qui, chez nous, n'aurait pu avoir d'autre effet que de rafraîchir l'atmosphère, un de mes amis étant allé voir Tivoli, dédaigna mes avis, et n'eut même pas la précaution de prendre son manteau : le soir même il eut un accès de fièvre. Si, au contraire, il tombe une très-grande quantité d'eau pendant plusieurs jours, l'influence épidémique diminue singulièrement, jusqu'à ce que l'évaporation commence à avoir lieu, parce qu'alors la terre détrempée prend le caractère marécageux qui est si dangereux dans ce pays.

24. Le froid, quelle que soit son origine, est toujours extrêmement nuisible, et la fièvre est bien à craindre si, ayant le corps en sueur, l'on entre dans quelque souterrain, dans quelque ruine humide, si l'on se trouve sans abri et forcé de recevoir la pluie, ou si l'on cède à la tentation de se rafraîchir en buvant de l'eau de source. Ce qui rend aussi les soirées si dangereuses dans certaines localités, c'est que souvent, après le soleil couché, le vent du nord succède au vent du midi. L'usage de l'eau argileuse peut-il être considéré comme une cause de fièvre intermittente? c'est l'opinion de *Linné*. Sans attacher une grande importance à cette idée, et sans admettre que seul, l'usage d'une eau de pareille nature puisse faire développer les phénomènes qui nous occupent, je pense qu'on peut le regarder au moins comme une cause prédisposante. Il en est de même d'une foule d'autres causes qu'il serait long d'énumérer ici. L'habitude qu'ont les familles pauvres de coucher dans un même lit, n'est-elle pas souvent mortelle pour toute la famille? Combien la saleté des maisons, l'humidité et la mauvaise odeur qui y règnent par suite de l'absence continuelle de feu, ne doivent-elles pas rendre les habitations insalubres! Je citerai encore, pour les habitans de la campagne, la mauvaise nourriture, l'usage de végétaux aqueux très-froids, l'abus de la viande de porc, la malpropreté ou le manque de vêtemens, l'habitude

d'aller pieds nus, la misère qui les entasse sans aucune précaution sur un sol sec et brûlant le jour, humide, même mouillé la nuit. On observe qu'à Rome les étrangers sont beaucoup plus exposés que les habitans, et ont plus qu'eux besoin de s'entourer de précautions; cela se conçoit facilement : l'habitude d'un climat doit nécessairement apporter une modification dans le développement de ces affections.

25. N'oublions pas de noter aussi l'action des vents; ceux du sud et du sud-ouest sont considérés comme très-malsains, et malheureusement les côtes plates et sablonneuses du Latium leur livrent un libre passage, tandis que les vents du nord, dont l'influence salutaire est reconnue, n'arrivent que difficilement, arrêtés par les chaînes de montagnes élevées qui servent de limites à l'Italie. Les émanations marécageuses sont associées à la destinée de l'air : elles sont souvent portées au loin par les vents, et leur voyage fait naître des épidémies dans des lieux très-éloignés. Je n'en donnerai pour preuve que ce fait, rapporté par *Montfalcon*, d'après *Lancisi*, dans son Histoire des Marais : « Trente personnes de Rome se promenaient vers l'embouchure du Tibre; le vent vint à souffler sur des marais infects dont il leur apporta les émanations : vingt-neuf d'entre elles furent atteintes de fièvres intermittentes. »

26. Peut-on, après un pareil fait, répondre négativement à cette question : Les effluves des marais Pontins exercent-elles une action sur Rome? Selon moi, non ; cependant on n'est pas d'accord sur ce point. Ces vastes marais sont séparés de la capitale par les montagnes boisées d'Albano et de Frascati; ces villes sont saines; et si c'était à ces émanations que l'on dût attribuer l'existence des fièvres à Rome, il faudrait admettre qu'elles peuvent être transportées par les vents, sans altération, à d'aussi grandes distances. L'observation ne prouve pas cependant que leur passage s'opère toujours sur ces villes sans y laisser aucune trace; et quand bien même jamais la fièvre ne s'observerait à Albano, ne peut-on pas supposer que les miasmes ne trouvent pas sur ces hauteurs les mêmes conditions favorables à leur mode d'action,

que leur offre la plaine ? Les belles forêts qui s'étendent autour d'Albano, de Gesano, de Frascati, ne peuvent-elles pas garantir les habitans de l'épidémie ? Ces miasmes peuvent d'ailleurs suivre de plus près les bords de la mer, et ne venir à Rome que réunis à ceux des marais d'Ostie et de Macarese; on sait que les fièvres augmentèrent d'intensité à Rome quand Sixte-Quint fit abattre, pour en déloger les brigands, les forêts qui se trouvaient dans ces directions.

27. Après avoir parcouru les différentes causes qui rendent l'Italie si insalubre, après avoir dit sur ce sujet tout ce que j'ai été à même de vérifier sur les lieux, il m'a paru curieux de chercher à savoir si tel a toujours été l'état des choses, et s'il ne faut attribuer qu'aux temps modernes le fléau de la fièvre intermittente, qui se fait sentir aujourd'hui d'une manière si cruelle. Généralement on ne pense pas que l'air ait été malsain autrefois dans les campagnes de Rome. Je ne puis être de cet avis, et, sans prétendre soutenir que l'air ait toujours été aussi insalubre qu'il l'est de nos jours, je crois pouvoir dire qu'il a constamment existé dans le Latium des sources nombreuses et puissantes d'insalubrité, et que si elles n'ont eu que fort tard les résultats désastreux dont nous sommes témoins, il ne faut l'attribuer qu'à une lutte soutenue avec constance et avec avantage par une nombreuse population contre ce terrible ennemi.

28. On m'objectera qu'avant la fondation de Rome le pays, si malsain aujourd'hui, était couvert de villes très-florissantes ; qu'il était habité par des peuples très-nombreux, tels que les Étrusques, les Sabins, les Latins ; que les Volsques seuls possédaient vingt-trois villes. Je reconnais la vérité de ces faits ; mais ils ne font que me confirmer dans mon opinion, que ces premiers habitans de l'Italie, accumulés dans ces villes, qui se touchaient presque, ont pu, par ces causes mêmes, résister aux influences délétères des marais qui existaient dès cette époque, et qui avaient peut-être plus d'étendue qu'ils n'en ont maintenant. Pour nourrir une population aussi considérable, dit-on encore, il fallait un sol très-cultivé, et en effet les plus anciens écrivains nous rapportent les maximes de ces premiers agriculteurs, qui prou-

vent combien ils étaient avancés dans cet art. Cette culture, amenée déjà à un aussi grand point de perfection, est une nouvelle preuve que ces peuplades primitives connaissaient très-bien les moyens qu'il fallait employer contre le danger qui les menaçait. Pourquoi réserver aux modernes la connaissance de l'hygiène publique? et pourquoi ses préceptes auraient-ils été méconnus des anciens? Leur sommes-nous donc supérieurs en toutes choses? Ne nous ont-ils pas égalés, et même ne sont-ils pas nos maîtres dans les arts? Quelles barrières ils ont su opposer aux invasions des barbares! leurs murailles étaient si gigantesques, qu'il a fallu les attribuer à une race de demi-dieux, et tous les jours elles voient tomber les constructions modernes qu'on appuie tour à tour sur elles! Plus tard n'ont-ils pas su, quand des volcans éteints et remplis par des lacs menaçaient de déborder, percer des *émissaires* qui, encore aujourd'hui, versent au dehors le superflu des eaux?

29. Arrivons à la fondation de Rome, et voyons si l'on ne peut rien opposer à ce passage de Tite-Live, sur lequel on s'appuie pour avancer qu'alors l'Italie était un pays très-salubre : *Non sine causâ dii hominesque hunc urbi condendæ locum elegerunt, saluberrimos colles, flumen opportunum.....* (Liv. V, ch. 54.) Si l'on consent à admettre que Tite-Live ait pu connaître, à l'époque où il écrivait, la nature du climat telle qu'elle existait sept cents ans auparavant, on m'accordera que Cicéron devait être aussi bien instruit : qu'on lise donc son Traité de la République (liv. II, ch. 6), et l'on verra qu'il donne nettement l'épithète de pestilentiel au pays : *Locum delegit Romulus et fontibus abundantem, et in regione pestilenti salubrem.* D'ailleurs Tite-Live dit lui-même, dans un passage qui se rapporte à l'an 412 de Rome, en parlant des soldats romains : *Se militando fessos in pestilenti atque arido, circa urbem, solo luctari.* (Liv. VIII, ch. 38.) Et ne faut-il donc attacher aucune importance au culte que l'on institua, dès les premiers temps, en l'honneur de la fièvre? Je crois bien, avec Varron, que les soldats des tribus rustiques étaient préférés à ceux

des tribus urbaines, à cause de leur meilleure santé. Alors l'agriculture était honorée; on en connaissait tout le prix : *Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri, gaudente terrâ vomere laureato et triumphali aratore.* (Pline, Hist. nat., liv. XVIII, ch. 3.) Les patriciens avaient toujours cherché à relever la profession de cultivateur, et ce soin que l'on mit à l'interdire pendant si long-temps aux esclaves, prouve combien l'on redoutait que des occupations si importantes, pour neutraliser les causes délétères communes dans le pays, ne vinssent à être négligées si elles tombaient entre les mains de ces hommes pour lesquels l'intérêt de la patrie n'existait pas. Après s'être écrié que l'Italie entière semblait un verger : *Non arboribus consita Italia est, ut tota pomarium videatur?* Varron n'avoue-t-il pas que le mal a fait des progrès quand il se plaint que des parcs immenses, que des pâturages aient remplacé la culture? *Ibi contrà progenies eorum (agricolarum) propter avaritiam, contrà leges, ex segetibus, fecit prata. (De Re rusticâ,* liv. II, præf.)

30. En effet, les guerres civiles, les expéditions lointaines, les envahissemens des nobles avaient porté leurs fruits : dès ce moment, tout le monde reconnaît que le mauvais air a pris un accroissement énorme; les auteurs signalent beaucoup de villes suspectes : on cessa de les habiter; on abandonna ses propriétés à des mains serviles, au lieu de revenir courageusement au moyen qui primitivement avait éloigné le danger. Alors Horace dit, en parlant de l'été : *Adducit febres et testamenta resignat;* et Sénèque se plaint d'exhalaisons pestilentielles : *Pluribus Italiæ locis per quædam foramina pestilens exhalatur vapor, quem non homini ducere, nec feræ tutum est.* (*Natur. quæst.*, VI, 28.) Au deuxième siècle, *Galien* étudiait, à Rome, les fièvres d'accès. Il appela *hemitritæa* l'épidémie de cette ville, et il accusa surtout l'humidité de son air. Au huitième, en vantant l'avantage que procura à Rome la réparation des aqueducs par Néron, Frontin nous donne une nouvelle preuve de l'existence du mauvais air chez les anciens : *Et causæ gravioris cœli, quibus apud veteres urbis infamis aer fuit, sunt*

remotæ. (*De Aquæductibus*, II, p. 246.) Enfin, au onzième siècle, Pierre Damien, dans son épître à Nicolas II, faisait, dans les vers suivans, un bien triste tableau de la situation de Rome :

> Roma vorax hominum, domat ardua colla virorum :
> Roma ferax febrium, necis est uberrima frugum;
> Romanæ febres stabili sunt jure fideles,
> Quem semel invadunt, vix à vivente recedunt.

31. Je conclurai donc, de tous ces témoignages recueillis à différentes époques, que l'influence des marais a toujours existé en Italie; mais avant la fondation de Rome, et dans les premiers temps de cette république, elle fut combattue avec succès par les habitans, et cet heureux équilibre ne cessa d'exister qu'au moment où les divisions intestines, le goût du luxe, leur firent abandonner leur première manière de vivre, qui seule pouvait donner la vigueur nécessaire pour continuer une lutte sans doute par trop inégale.

32. D'après tout ce que j'ai rapporté, il est facile d'admettre, et personne, je pense, ne s'y refusera, que les fièvres intermittentes épidémiques ou endémiques ont en général pour cause le voisinage des eaux stagnantes aidées dans certains lieux par d'autres causes tirées toujours de l'état atmosphérique. Ce fait posé et prouvé, deux questions se présentent : la première, quelle est la nature de ces émanations marécageuses? la seconde, comment agissent-elles sur notre organisme pour le modifier dans tout son ensemble? Nous allons examiner successivement ces deux points.

33. Quelques médecins ont prétendu que ces émanations marécageuses n'existaient point : ils ont dit que les fièvres intermittentes des pays marécageux étaient dues à l'action du froid humide sur la surface du corps. Telle est l'opinion de *Giannini* (de la Nature des fièvres, tom. I, p. 229.) Je répondrai avec M. *Chomel* que jamais une température froide et subite, sans le voisinage de marais, de lacs ou d'étangs, ne suffira pour produire une épidémie de fièvre intermittente. De plus, l'action du froid humide produit des maladies différentes chez chaque individu; ainsi, chez l'un c'est une pleurésie,

une pneumonie qui se déclare; chez l'autre un catarrhe, une gastro-entérite, etc.

34. Admettrons-nous avec Varron que dans les émanations marécageuses il existe des myriades d'insectes infiniment petits qui sont introduits dans notre organisme par la respiration, et que leur action produit la fièvre intermittente? Je dirai d'abord que cette théorie ne peut pas être soutenue, parce qu'il faudrait constater la présence des animalcules dans les effluves des marais, et c'est ce qui n'a pas encore été fait : leur existence est donc tout à fait gratuite. Si cela était, on devrait en second lieu, ce me semble, trouver, aux autopsies, les poumons très-affectés; tandis que, si nous jetons un coup-d'œil sur les nombreuses ouvertures de corps rapportées par les auteurs, tels que *Lancisi, Bailli*, etc., nous ne trouvons pas d'altération dans le poumon qui soit constante et identique dans ces fièvres, tandis que les engorgemens de la rate, du foie, du pancréas ont été fréquemment rencontrés.

35. Il est inutile de réfuter l'opinion de *Paracelse*, qui expliquait les maladies épidémiques par l'influence de certains astres; il en sera de même de celle de *Ramazzini*, qui croyait que les miasmes étant de nature acide coagulaient le sang.

36. *Frédéric Hoffmann* prétendait que les émanations marécageuses, augmentant la densité de l'air, détruisaient son énergie, son élasticité, et le rendaient impropre à l'hématose ; qu'elles déterminaient une espèce de putréfaction. Si cette théorie peut expliquer le développement de quelques maladies pestilentielles, elle ne peut point être admise pour déterminer la nature de ces causes dans la production des fièvres dont nous parlons. Les symptômes observés pendant la vie, les caractères anatomiques après la mort, suffisent pour réfuter cette opinion.

37. Je ne suivrai pas les différens chimistes qui ont analysé les émanations marécageuses, et dont les résultats opposés les uns aux autres ne sont nullement concluans pour déterminer la nature de ces miasmes, et par là donner la cause immédiate des affections épidé-

miques. Les belles expériences de *Rigaud de l'Isle*, de *Vauquelin*, ne sauraient nous donner une idée bien exacte des principes constituans des miasmes, et par conséquent, nous pouvons conclure que l'on n'est pas encore arrivé à déterminer la nature et la manière d'agir des effluves marécageuses.

38. Les émanations marécageuses n'agissent qu'après avoir été absorbées; elles se déposent, avec la vapeur d'eau qui les contient dans l'air, sur la peau, sur les parties des membranes muqueuses mises à nu ; elles peuvent pénétrer dans les poumons par l'air que nous respirons, dans les voies digestives, mélangées avec la salive et les alimens. *Johnson* prétend qu'elles agissent seulement par l'intermède de l'estomac. D'autres auteurs pensent qu'elles agissent sur le système nerveux, et principalement le système nerveux ganglionnaire ; qu'étant composées de particules délétères, elles exercent une espèce d'empoisonnement. On conçoit très-bien qu'elles puissent avoir une action spéciale sur notre économie. *Monfalcon* pense qu'elles n'entrent pas dans nos corps par telle ou telle voie, mais qu'elles sont reçues par toutes les surfaces en rapport avec elles, par les surfaces pulmonaires spécialement. (Hist. des mar., p. 98.)

39. De tout ce qui précède, il me semble qu'il est facile de déduire les propositions suivantes.

1°. Les fièvres intermittentes endémiques et épidémiques qui règnent dans certaines localités, et spécialement depuis le mois de juillet jusqu'en octobre, dans une partie des États Romains, sont le produit des émanations marécageuses secondées par quelques autres causes que nous avons indiquées.

2°. Le froid subit qui survient immédiatement après le coucher du soleil, seul ou combiné avec les effluves apportées par les vents en passant au-dessus de quelques marais, est une grande cause des fièvres qui se développent dans Rome. J'ajouterai que les émanations qui s'échappent des sols de nature volcanique peuvent être aussi regardées comme une cause puissante.

3°. L'agglomération des villes et des habitans est une cause presque certaine de salubrité, même dans les lieux les plus insalubres par leur nature et leur exposition.

4°. Les lieux déserts où se trouvent réunies une vive chaleur et une humidité de l'air très-grande, sont au contraire très-malsains.

5°. Les travaux faits jusqu'à présent pour expliquer l'action des émanations marécageuses, en indiquant leur nature, n'ont été d'aucun secours. Il est également impossible de déterminer au juste comment les miasmes agissent sur notre économie, et par quelles voies spéciales ils y pénètrent.

6°. Les fièvres intermittentes dont nous avons donné les causes, sont endémiques dans certains lieux, seulement épidémiques dans d'autres.

7°. Elles passent très-facilement du type intermittent au rémittent et même au continu, surtout dans le centre des marais Pontins, où elles sont endémiques et épidémiques.

8°. Enfin les fièvres intermittentes d'Italie passent très-facilement de l'état simple à l'état pernicieux, et elles se compliquent très-fréquemment de symptômes ataxiques.

THÉRAPEUTIQUE DES FIÈVRES INTERMITTENTES ÉPIDÉMIQUES ET ENDÉMIQUES.

40. De ce que nous venons de dire, il découle naturellement que le traitement de ces fièvres doit être envisagé sous deux points de vue :

1°. Sous le rapport prophylactique ;

2°. Sous le rapport curatif.

41. Détruire la cause *essentielle* d'une maladie, c'est faire disparaître ses effets : ainsi, si nous pouvons parvenir à changer l'atmosphère des pays marécageux, à désinfecter l'air de ces lieux, nous arriverons probablement à préserver les malheureux habitans de son

influence. Si cela n'est pas possible, il faut les entourer (ces habitans) de toutes les précautions hygiéniques propres à les garantir de l'action de ces émanations pestilentielles.

42. Parmi les moyens capables de changer la nature de l'atmosphère des marais, nous devons signaler en première ligne le desséchement et la culture, autant qu'ils sont praticables. Les gouvernemens doivent surtout les employer comme les meilleurs, et cela pour deux motifs : d'abord, parce que ce sont les plus sûrs pour faire disparaître ces foyers d'infection; en second lieu, parce qu'ils sont pour eux une source de richesses très-abondante et très-louable.

43. Je crois cependant qu'il est bon d'observer que les deux ou trois années qui suivent le desséchement des marais sont encore plus meurtrières que les précédentes; mais bientôt son influence est tout à fait salutaire et dédommage amplement des pertes faites pour y parvenir. On observe aussi que pendant les travaux nécessaires pour arriver à un desséchement complet, l'influence des émanations est beaucoup plus terrible sur les habitans des lieux environnans, surtout sur les travailleurs; en effet, ceux-ci favorisent par le piétinement le dégagement des effluves, et y sont on ne peut plus exposés. On doit donc, pour diminuer le danger, employer le plus de monde qu'il sera possible, n'envoyer les ouvriers que long-temps après le lever du soleil, et leur faire quitter le travail au moins une demi-heure avant son coucher.

44. Si le desséchement n'est pas possible, parce qu'il n'y a pas assez de pente et que le terrain est trop bas; si la submersion ou le comblement que les auteurs ont indiqués comme seconds moyens ne sont pas praticables, parce qu'il n'y a point sur les lieux de rivières susceptibles de produire la submersion, et que le comblement serait impossible, à cause de la trop grande étendue des lieux à niveler, il faudrait recourir à d'autres moyens.

45. L'entretien de l'écoulement des eaux, la dispersion de la vase sortie des lacs ou des étangs, les plantations, sont des moyens très-efficaces; ces dernières opposent non-seulement des digues aux courans des vents malsains, elles forment aussi des abris contre la trop

grande force solaire, elles procurent la dépuration de l'atmosphère par l'action combinée de la végétation et du soleil. Les végétaux bien cultivés absorbent le gaz carbonique, le décomposent, conservent le carbone qui est nécessaire à leur accroissement, et exhalent tout l'oxigène : aussi doivent-ils contribuer puissamment à améliorer l'état atmosphérique.

46. Il est aussi prouvé, par des expériences nombreuses, que l'on parvient à rompre les effets des vents malsains par des haies et des rangées d'arbres placées convenablement; le point important est donc de disposer les plantations des lieux insalubres de manière à aider les vents favorables, et à disperser ceux qui, sous divers rapports, peuvent être nuisibles.

47. Le défrichement est subordonné à un certain art : il faut varier les cultures, respecter ou remplacer avec discernement une partie des arbres; certaines espèces aiment l'eau et y croissent avec rapidité; les saules, les peupliers doivent dans ce cas être employés de préférence.

48. Si, d'une part, la destruction des forêts favorise la circulation des vents, d'un autre côté ces masses végétales opposent une barrière et protégent les villes contre l'influence des eaux stagnantes. *Lancisi* a démontré, par une foule d'exemples, l'avantage des bois plantés entre les marais et les lieux que l'on habite; il pense que c'est ce motif qui avait fait consacrer les forêts dans le Latium. Il rapporte qu'il existait autrefois dans les environs de Rome une forêt qui assurait, au moins en partie, la salubrité de cette ville ; elle était située au midi, et s'étendait des hauteurs de Frascati et d'Albano jusqu'au Tibre, protégeant la partie méridionale de la ville et ses alentours de l'influence des marais Pontins : une fois cette barrière renversée, cette partie de Rome et des environs devint inhabitable. Les plantations faites par le gouvernement français dans l'intérieur de cette ville sont une preuve bien puissante de l'efficacité de ce moyen.

49. Une montagne, un mur élevé, ont quelquefois une position et une influence bien favorables pour diminuer ou arrêter les effets des miasmes qui se dégagent de quelque lieu infect, et qui sont apportés au loin par les vents.

50. Si l'air, dans l'état de pureté, est l'agent indispensable de la vie de l'homme, il devient le fléau de l'espèce humaine s'il est vicié, et, comme le dit *Dulard :*

Notre conservateur devient notre assassin.

51. Le feu et la fumée peuvent être considérés comme d'excellens moyens pour désinfecter l'air. *Galien* dit (*Meth. medendi*) que les flammes du Vésuve purifient l'air des lieux circonvoisins : aussi y envoyait-il ses malades pour leur faire recouvrer leurs forces. *Lancisi* pense que les grands feux sont un excellent moyen pour mitiger les émanations marécageuses et les purifier, en produisant une raréfaction qui doit favoriser leur ascension au-dessus des corps qui peuvent en recevoir une influence délétère. M. *de Prony* assure avoir vu, dans le centre le plus infect des marais Pontins, un homme employé depuis plusieurs années à la fabrication de la tourbe, qui n'y avait jamais éprouvé aucune maladie; pour s'en garantir, il rentrait dans sa cabane au coucher du soleil, où il faisait constamment du feu, et dans le jour il ne quittait jamais ses fourneaux.

52. La fumée du charbon de terre en combustion est aussi regardée comme un excellent antipestilentiel : *Hoffmann* et *Van-Swiéten* ont constaté ce fait.

53. Si les moyens employés pour rendre l'air des marais, des lacs, moins insalubres, ne sont pas suffisans, ou ne peuvent pas être exécutés, il existe des moyens hygiéniques que l'on doit recommander aux habitans de ces foyers d'infection.

54. L'habitant des pays marécageux, ou bien les voyageurs qui les parcourent, doivent éviter de se promener la nuit; ils doivent se prémunir contre le froid et l'humidité qui surviennent subitement, éviter de s'endormir lorsqu'ils sont obligés de traverser ces lieux, d'avaler leur salive en plein air : *Abstinendum à deglutiendâ salivâ*, a dit *Lancisi* (*de Nox. pal.*, pag. 140). Le même auteur conseille de porter entre ses dents une éponge imbibée d'une liqueur spiritueuse, *gestanda spungia imbuta aceto theriacali ac spiritu vini* (loc. cit.). La

nourriture doit être bonne, d'une facile digestion; il faut boire du vin, mais modérément; surtout il ne faut pas abuser des liqueurs spiritueuses. *Vitandum est optimo et parco victu*, dit *Lancisi*, qui recommande aussi de ne jamais sortir en public à jeun : *Non est prodeundum in publicum jejuno stomacho.*

55. L'habillement surtout doit être regardé comme un moyen qui doit beaucoup influer sur le développement des fièvres : aussi les historiens, outre les causes de salubrité de Rome après sa fondation, accordent-ils une certaine influence à l'usage où étaient les Romains de porter la toge et d'être enveloppés des pieds à la tête. Plus tard, quand le luxe vint à gagner toutes les classes de la société, quand la mollesse et le vice eurent succédé aux mœurs rustiques et frugales de la république, et que la noblesse eut substitué à la lourde toge primitive des étoffes fines et légères, les fièvres devinrent tellement fréquentes, qu'Auguste, convaincu du danger qu'entraînaient ces innovations, ordonna aux édiles de ne souffrir sur la place publique aucun citoyen qui ne fût revêtu de la toge par-dessus la tunique.

56. De nos jours, on observe un fait qui confirme l'opinion des anciens historiens; c'est que les moines et les religieux qui sont habituellement, en été comme en hiver, couverts de grosses étoffes de laine, sont beaucoup moins sujets à être affectés de fièvres intermittentes que les malheureux habitans de la campagne, qui sont très-mal vêtus, presque toujours pieds nus, la tête découverte, qui offrent par conséquent une très-grande surface cutanée aux miasmes marécageux, et qui sont plus que d'autres disposés à se ressentir d'une variation subite dans la température, et à être influencés par l'action du froid humide. Aussi doit-on se couvrir convenablement, porter, lorsque l'on sort dans la soirée, un manteau dont on puisse faire usage si la température vient à baisser; il est nécessaire aussi, surtout pour ceux qui ont éprouvé déjà quelque accès de fièvre, de porter de la flanelle sur la peau et d'en faire habituellement usage.

57. Les habitations doivent être situées, s'il est possible, sur les

revers de montagnes opposés aux vents délétères. Elles doivent être éloignées, abritées le plus possible des lieux où les eaux sont constamment stagnantes ; ces habitations peuvent être parfumées par des plantes aromatiques : *Suffienda est domus*, a dit Lancisi, *resinosis atque odoriferis lignis et sulphure.* Le dégagement de certains gaz, de certains acides, contribue puissamment à désinfecter les lieux que l'on est obligé d'habiter ; le chlore, l'acide hydrochlorique, sont des moyens excellens pour faire disparaître ou diminuer l'action des émanations putrides.

58. Si chaque année on est atteint des fièvres, que la santé ne revienne pas complètement entre les accès et même après une apparente guérison, il faut abandonner les lieux, fuir les causes délétères contre lesquelles on ne peut plus lutter.

Multò hic tutissimum illud præsidium, quod ab Hippocrate primùm, subindè à Cornelio Celso atque à Galeno commendatum, jocosè postmodùm aliis traditum est iis qui se à pestiferis malis ob cœli inclementiam tutari conservarique cupiunt, scilicet fugiendi statim locum ubi pestilentia grassatur. (Lancisi, *de Nox.*, *pal.* I, p. 133.)

Un de mes amis n'ayant jamais pu se débarrasser d'une fièvre quarte pendant trois années qu'il a habité Rome, est revenu à Paris, où trois doses de sulfate de quinine de huit grains chaque ont suffi pour faire disparaître cette affection devenue chronique chez lui, sans qu'il ait éprouvé de rechute depuis deux ans. Certainement on doit attribuer cette guérison à l'éloignement de Rome plutôt qu'à l'usage du quinquina, attendu que dans cette ville il en avait pris une quantité considérable sans en avoir éprouvé aucun soulagement.

59. Un autre moyen prophylactique indiqué par *Lancisi*, et que j'ai eu lieu d'observer sur plusieurs jeunes Français à Rome, c'est l'efficacité de la tranquillité d'esprit, de la joie et de l'insouciance du danger. Cet auteur dit (page 150) : *Prophylacticum remedium est animi tranquillitas; nocent ægrotis animi dejectio atque tristitia.* J'ajouterai avec lui, pour terminer cet article, *vitare oportet fatigationem*,

eruditatem, frigus, calorem, libidinem, tàm neque maturè surgendum, neque pedibus nudis ambulandum, minimèque post cibum.

60. Tels sont les moyens prophylactiques les plus efficaces pour se préserver de l'action des émanations marécageuses ; passons au traitement spécial des fièvres qu'elles développent.

61. Les fièvres que l'on observe à Rome et dans toute l'étendue des marais Pontins, pendant les mois de juillet, août et septembre, offrent constamment le caractère épidémique. D'abord sous le type tierce, elles deviennent très-promptement quartes : c'est un fait observé par *Lancisi* dans les fièvres endémiques des environs des marais et des lieux plus écartés soumis à leur influence. Dans l'origine, elles sont simples, bénignes ; mais bientôt elles prennent les caractères des fièvres pernicieuses ; elles se compliquent d'altérations plus ou moins profondes des différens organes des trois grandes cavités, finissant par être accompagnées constamment d'engorgemens de la rate, avec infiltration des membres abdominaux ; c'est ce qui se remarque surtout chez les malheureux qui, chaque année, paient leur tribut au mauvais air qu'ils respirent.

62. Si la fièvre se présente sous le type tierce, si elle est simple, sans aucune complication, le repos, quelques tisanes amères suffisent pour amener la guérison après plusieurs accès. La saignée est quelquefois utile lorsque le sujet est pléthorique et que l'on juge que la fièvre est en partie entretenue par l'embarras de quelque viscère ; dans ce dernier cas, les purgatifs peuvent aussi être indiqués.

63. Si la fièvre est devenue quarte ou pernicieuse, ce qui arrive très-souvent, il faut alors se hâter d'avoir recours aux moyens spéciaux propres à la couper. Parmi la multitude de ceux que l'on a imaginés et mis en usage, je préconiserai les préparations de quinquina, sans cependant rejeter d'une manière exclusive les autres moyens dont je dirai quelques mots. Je partage entièrement l'opinion de l'immortel *Torti* s'exprimant ainsi : *Per hoc, quòd febres perniciosas Peruviano cortice curandas velim, non ideò cætera remedia reji-*

cio, quæ, priusquàm ingruat ferox pernicies solo cortice domabilis, locum habere solent..... Il ajoute ensuite : *Rideo equidem, seu potiùs doleo, quòd iis solis adèo fidamus, ut in eorum usu enervi et imbecilli, teramus assiduè ac inutiliter tempus, et verum validumque febrifugum illis posthabeamus.* (Torti, Ther., t. I, l. 3, cap. 3, p 403.)

Lancisi avait dit avant lui : *Alterum deindè præsidium peculiare ac specificum experti fuimus, chinam chinæ minimè adulterinam; quæ tamen antè tertiam vel saltem quartam diem in perniciosis exhibenda erat.* (Lanc., *de Nox.*)

64. La saignée a été préconisée dans les fièvres intermittentes ; *Sydenham, Huxham, Pringle,* ont employé ce moyen avec succès. Probablement les partisans de cette méthode ont été frappés par certaines complications qui pouvaient faire croire à l'efficacité de ce moyen dans la curation des fièvres intermittentes pernicieuses ; sans doute, dans quelques cas, il peut être très-utile. *Lancisi, Torti, Morton* ont également saigné avec succès dans ces maladies ; mais jamais ils n'ont regardé la saignée comme un antipériodique, un fébrifuge dont ils pussent user avec certitude. La saignée, selon moi, doit être surtout proscrite dans les fièvres intermittentes qui ravagent d'une manière épidémique et endémique les pays marécageux. L'action des exhalaisons qui en émanent détermine le plus souvent, chez les malheureux atteints de fièvres intermittentes, des engorgemens, des obstructions, une pâleur générale de la peau ; enfin un état de faiblesse et de langueur qui réclamerait des moyens excitans plutôt qu'un traitement débilitant. Je le répète, la saignée doit être employée dans les fièvres de marais, seulement quand il y a complication : ainsi, par exemple, si dans le cours d'une fièvre il se déclare des symptômes d'inflammation de la plèvre, du poumon, du cerveau, etc., la saignée alors serait nécessaire, et même indispensable. Lorsque les engorgemens abdominaux, qui accompagnent si fréquemment ces affections, deviennent très-douloureux, des applications de sangsues pratiquées aux environs du lieu malade, et répétées aussi souvent que l'indication subsiste, peuvent être d'une très-grande utilité. Ainsi,

sauf ces cas, je crois la saignée inutile, pour ne pas dire nuisible; tandis qu'elle peut, dans certains, favoriser l'efficacité du quinquina en désemplissant le système vasculaire et en activant l'absorption.

65. Les émétiques et les purgatifs ont été employés contre les fièvres intermittentes : leur emploi a été basé sur l'explication que l'on se faisait de la nature de ces maladies. Ainsi *Pringle* recommande les purgatifs après la saignée. *Bosquillon*, dans le traitement de ces fièvres, faisait usage de la saignée, puis de l'ipécacuanha. M. *Peysson* a proposé une potion où le tartre stibié se trouve à la dose d'un grain pour huit onces de liquide; cette potion est administrée d'abord d'heure en heure dans l'apyrexie, en rapprochant peu à peu les intervalles, au point que le malade en prenne une cuillerée tous les quarts d'heure. Quoiqu'on ait rapporté un assez grand nombre d'observations de guérison par l'emploi de ce moyen, je pense qu'il est encore moins certain que le sulfate de quinine dans le traitement des fièvres intermittentes et rémittentes des pays marécageux.

66. Il est positif, en examinant avec conscience l'effet de l'émétique sur notre économie, qu'il ne peut point constituer à lui seul une méthode de traitement dans les affections dont nous parlons. Le docteur *Causland* a avancé que les fiévreux traités par l'émétique étaient moins exposés aux récidives que ceux traités par le quinquina; la chose me paraît douteuse, pour ne pas dire impossible.

67. Si l'on emploie les purgatifs, il faut le faire au début de la fièvre; ce genre de médication, par les émétiques et les purgatifs, détermine une espèce de perturbation, qui peut être d'une très-grande utilité dans certains cas. Mais, aussitôt qu'une fièvre intermittente est devenue pernicieuse, avec des symptômes plus ou moins alarmans, les émétiques et les purgatifs ne conviennent plus : il faut avoir recours à un autre moyen, à l'usage du quinquina, dont nous allons parler.

68. La nature des fièvres marécageuses, leur spécificité, la gravité des symptômes qui les accompagnent quelquefois, nécessitent des moyens dont la certitude soit assurée pour prévenir le retour des ac-

cès. Sans doute le quinquina peut et doit même échouer dans certains cas, qui se rencontrent heureusement très-rarement, surtout si son administration est bien faite, et entourée de toutes les précautions convenables pour le faire réussir. Les témoignages des observateurs les plus éclairés, ceux de *Morton*, de *Torti*, de M. *Alibert* et d'autres, sont suffisans pour nous faire admettre que le quinquina doit être regardé comme le seul remède à opposer avec certitude aux fièvres des marais, surtout lorsqu'elles sont pernicieuses, épidémiques et endémiques. En parcourant les hôpitaux de Rome, je me suis assuré moi-même que les praticiens de cette ville faisaient un usage presque exclusif de ce moyen.

69. Je dois cependant avertir avec *Torti*, et avec M. *Alibert* (Traité des fièvres pernic., p. 304), que, quoique l'administration du quinquina soit en général seule indiquée pour prévenir ou arrêter les paroxysmes des fièvres pernicieuses intermittentes, son action peut être efficacement secondée par quelques autres moyens auxiliaires. Ce que nous avons dit de la saignée et des dérivatifs en est une preuve.

70. Avant la découverte du sulfate de quinine, par *Pelletier* et *Caventou*, on faisait usage du quinquina en poudre; on le donnait à la dose d'une demi-once, d'une ou de deux onces dans l'apyrexie; on administrait aussi quelquefois le vin de quinquina, sa décoction, l'extrait alcoholique de cette écorce. Aujourd'hui le sulfate de quinine a la préférence; son efficacité est tout aussi grande, et son administration est beaucoup plus agréable pour les malades.

71. Pour que ce sel produise l'effet que l'on se propose, il faut l'administrer entre les accès, dans l'apyrexie; le plus près possible du dernier, le plus loin par conséquent du paroxysme suivant. *Cullen* s'est élevé contre cette méthode; il veut qu'on administre le quinquina le plus près possible du paroxysme à venir. Les observations de *Home*, de *Torti*, et de tous les praticiens de nos jours, suffisent pour prouver l'erreur de *Cullen*, et confirment l'efficacité du mode que j'indique. Si cependant les fièvres deviennent rémittentes, ou bien

subintrantes, il est nécessaire de donner le quinquina dans le moment où les accès ou bien les redoublemens semblent diminuer un peu, et simulent une apyrexie franche. On doit administrer le quinquina, et par ce mot j'entends toujours le sulfate de quinine, et réciproquement, aussitôt que la fièvre est reconnue être une affection intermittente. Ainsi, l'opinion de ceux qui veulent qu'on attende plusieurs accès pour la couper est dangereuse, parce que souvent il arrive que des symptômes très-graves se déclarent subitement, et que ce moyen ne peut pas en triompher ou être administré à temps.

72. Le sulfate de quinine s'administre à des doses plus ou moins fortes, depuis six ou huit grains jusqu'à quarante et cinquante, et même encore plus dans l'intervalle de deux accès. En Italie, j'ai observé que les médecins de Rome en donnent ordinairement vingt à trente grains. J'ai vu en France guérir des fièvres intermittentes simples par le sulfate de quinine, administré à la dose d'un seul grain dans l'apyrexie; mais toujours il a fallu répéter plusieurs fois cette dose pour voir disparaître les symptômes fébriles. Les fractions de ces doses ont été reconnues être très-utiles, en ayant toutefois la précaution de commencer par la plus forte et d'aller en diminuant. *Torti* a prouvé que l'action du quinquina est d'autant plus puissante dans le traitement des fièvres pernicieuses, qu'on en administre une plus grande quantité dans un temps plus court : un de mes amis, interne dans les hôpitaux de Paris, m'a dit avoir guéri son frère d'une fièvre pernicieuse, accompagnée des symptômes ataxiques les plus effrayans, en lui administrant, aussitôt après le second accès, trente-cinq grains de sulfate de quinine dans quatre heures de temps; il avait déjà, pendant l'accès, donné huit grains de ce sel dans un quart de lavement, fait avec une décoction aromatique. Le troisième accès ne reparut pas; cependant le sulfate de quinine fut continué à doses graduellement beaucoup plus petites pendant trois jours, dans le temps présumé de l'apyrexie : la fièvre a été coupée radicalement, et le malade est entré promptement en convalescence, sans qu'il soit survenu le moindre accident.

73. Une seule dose de sulfate de quinine suffit quelque fois pour couper la fièvre ; mais le plus ordinairement elle diminue la longueur et l'intensité de l'accès suivant, ou bien elle en retarde l'apparition ou en change le type : aussi doit-on continuer de l'administrer même après la disparition de la fièvre, quand cela ne serait que pour consolider la guérison. *Torti* conseille de donner le quinquina pour éviter les rechutes, comme moyen prophylactique, en diminuant progressivement les doses.

74. Le sulfate de quinine est aussi regardé comme un puissant spécifique pour faire disparaître les engorgemens de la rate qui surviennent presque constamment dans les fièvres marécageuses. M. *Piorry*, dans un mémoire sur l'état de la rate dans les fièvres intermittentes, donne un certain nombre d'observations, recueillies à l'hospice de la Salpêtrière, qui ne laissent aucun doute sur l'action du sulfate de quinine dans ce cas. (Gaz. Méd., n°. 49, 1833.)

75. Le sulfate de quinine peut être administré par la bouche, soit en pilules, soit dans un julep, ou bien enveloppé dans un pain à chanter ou dans un pruneau. On peut, lorsque l'épigastre est sensible, lorsque l'on craint d'irriter, d'enflammer l'estomac, l'administrer en lavemens, de même que les autres préparations de quinquina. Une autre manière d'administrer ce sel mérite de fixer l'attention des médecins : je veux parler de la méthode endermique. M. *Lembert* a employé avec succès le sulfate de quinine suivant cette méthode.

76. L'obligeance d'un de mes amis m'a rendu témoin d'un fait qui constate l'efficacité de la méthode endermique pour faire pénétrer dans notre organisme le sulfate de quinine et en obtenir la guérison des fièvres intermittentes. Un homme, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament lymphatique, d'une assez bonne constitution, était atteint depuis trois semaines d'une fièvre quarte, qu'il avait négligée pendant tout ce temps, ne prenant qu'une tisane de chiendent pendant les accès. A cette époque, l'épigastre était sensible, la langue rouge, le pouls un peu fréquent ; le malade avoua qu'il avait eu une forte in-

digestion il y avait quatre ou cinq jours : la palpation de l'abdomen fit reconnaître une hypertrophie de la rate ; la percussion donnait un son mat, qui ne laissait aucun doute sur l'épaisseur et l'étendue très-considérable de cet organe. Une tisane légèrement amère et une potion avec cinq grains de sulfate de quinine furent prescrites à ce malade : les premières cuillerées de la potion déterminèrent des vomissemens et une vive douleur à l'épigastre, qui n'a cédé qu'à l'emploi de cataplasmes émolliens. Voyant que l'on ne pouvait pas se servir de la voie de l'estomac pour administrer le quinquina, on appliqua un très-large vésicatoire sur l'hypochondre gauche, et à chaque pansement on le saupoudra de six grains de sulfate de quinine (il était pansé toutes les vingt-quatre heures). Trente-six grains de ce sel suffirent pour couper la fièvre et faire disparaître presque entièrement l'engorgement de la rate.

77. Il est difficile de se rendre compte de la manière dont agit le quinquina. Dirons-nous, avec Brown, que ce médicament combat la faiblesse générale? avec d'autres, que c'est un *antiphlogistique?* Nous ne sommes pas de cet avis. Nous ne dirons pas non plus que c'est un *irritant ;* qu'il guérit ces fièvres en produisant une *révulsion.* Nous pourrions répondre qu'il y a des moyens beaucoup plus irritans que celui-là, et dont l'action révulsive est beaucoup plus énergique. Pourquoi leur administration ne produirait-elle pas la guérison des affections intermittentes? Nous dirons donc que le quinquina a une propriété essentiellement fébrifuge, antipériodique; que c'est un spécifique *sui generis* tel que les préparations mercurielles dans la syphilis, le soufre dans certaines affections cutanées, ayant une action sur le système nerveux, mais seulement dans les affections, dans les perturbations périodiques et intermittentes de ce même système; qu'il n'a aucune action sur les troubles de la sensibilité et de la locomotion, et qu'il ne calme les douleurs qu'autant qu'elles sont liées à une excitation intermittente.

78. Il est incontestable que l'absorption est la voie que ce médicament prend pour pénétrer tous nos organes, détruire, pour ainsi dire,

l'effet qui leur est imprimé par l'action des causes des fièvres, et les rendre plus ou moins promptement dans leur état normal. On pourrait presque dire qu'il agit là à la manière d'un véritable contre-poison, qu'il est, en un mot, l'antidote des émanations marécageuses.

79. Je ne ferai qu'énumérer quelques autres moyens employés contre les fièvres intermittentes, leur efficacité n'étant ni aussi sûre ni aussi bien constatée. On a employé comme pouvant remplacer le quinquina, et à peu près aux mêmes doses, les feuilles de houx, soit en décoction, en substance ou en extrait. On a beaucoup vanté, il y a quelque temps, l'écorce de saule ; le sulfate de salicine a été donné à la même dose que le sulfate de quinine ; mais sa réputation n'a pas pu s'établir : je l'ai vu employer à l'Hôtel-Dieu presque toujours sans succès. On a proposé la ligature des membres, la position horizontale : ces moyens ne sont pas généralement regardés comme pouvant être d'une grande utilité. J'en dirai autant du fébrifuge de M. *Audouard*, qui associait l'opium, le camphre et l'aloès, enfin de l'utilité prétendue des sinapismes contre les fièvres anciennes. Les faits parlent contre cette médication, et je ne m'arrêterai pas à prouver que, quoiqu'elle ait eu, d'après cet auteur, quelque succès, il ne serait pas prudent de l'employer seule contre les fièvres de nature marécageuse. Le docteur *Meli* a tenté de remplacer le quinquina par l'usage du poivre noir : malgré les avantages qu'il a retirés de l'emploi du pipérin, il est loin d'en faire une panacée des fièvres intermittentes. Les observations de M. *Meli* doivent encourager les praticiens à vérifier ce point important de thérapeutique. Je ne parlerai point de l'emploi de l'arsenic à doses très-petites, proposé par *Fowler*, des affusions froides si longuement décrites par *Giannini* : les faits rapportés par ces auteurs ne sont pas assez concluans pour faire admettre ces moyens comme efficaces dans le traitement des fièvres de marais.

80. D'après toutes ces observations, je conclurai 1°. que le quin-

quina est le seul fébrifuge qui doit être employé avec confiance dans le traitement des fièvres intermittentes épidémiques ou endémiques des pays marécageux, surtout lorsqu'elles sont devenues pernicieuses. *Cùm tamen vita hominis est in discrimine, nec nisi per promptam inhibitionem paroxysmi febrilis possumus declinare exitium imminens, tunc saltem, nisi priùs, aliis remediis posthabitis, ad Peruvianum corticem debemus confugere; nec, nisi cum nostræ conscientiæ detrimento, perspectis jam illius viribus, possumus, ut reor, hujus modi auxilium certum æquè ac innocuum omittere.* (Torti, Ther., liv. 3, ch. 3, p. 435.)

2°. Que, dans certaines circonstances, il faut avoir primitivement recours à la saignée ou à quelques légers purgatifs pour faciliter l'efficacité du quinquina, qui doit être presque constamment employé pour obtenir la guérison de ces fièvres d'accès, qui puisent dans la cause dont elles émanent un caractère de spécialité.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

In omni morbo, mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Autumnus tabidis, malus. *Sect.* 3, *aph.* 10.

IV.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Sect.* 6, *aph.* 6.

V.

A peripneumoniâ phrenitis, malum. *Sect.* 7, *aph.* 12.

VI.

Hydropicum si tussis habeat, desperatus est. *Sect.* 7, *aph.* 47.